

Le dernier roman de Conti  
prend place dans la grande littérature latino-américaine\*

Oreste, personnage sur lequel s'articule ce troisième roman de Haroldo Conti, arpente une ville hallucinée, sans chronologies, sans consistance ; il se réfugie dans les faubourgs, disparaît : « C'est une matinée placide et les pauvres gens se déplacent en se pressant au milieu de tous ces tas d'immondices. »

On n'est pas dans la rutilante rue Santa Fe : « ce limpide lieu de la terre » qui supporte un destin, et finalement, le méprise. Il s'agit plutôt de la sentine de la société, où se devinent, subjacents, des hors-la-loi, des prostituées, des employés, des vagabonds. Cet Oreste de Conti est proche de l'Erdosain de Roberto Arlt. Pris au piège, désabusé, n'ayant juste assez de force que pour rejeter une réalité qui le répugne. Poursuivis par ses Érinyes, purgeant une faute indécélable, indiscernable, Oreste ne se résigne pas. Mais il n'a aucune compassion pour lui-même.

La tristesse subjacente dans le livre est compacte. Et sans circonstances atténuantes, non plus ; personne n'implore une clémence :

*« Après, il les voit, une tête à côté de l'autre, et bien qu'aucun d'eux n'ouvre la bouche, ils se racontent toute l'histoire, une histoire qui n'a pas le moindre putain de sens pour personne, un petit tas de véritable tristesse. »*

## Variables

L'humour qui, dans ce contexte, parfois affleure, est aussi amer, destructeur :

« *Un type avec une valise, l'autre, celui de la montre, avec une faccia brutta.*

— *3 500.*

— *Tu m'as bien regardé ?*

— *Elle est plaquée. Garanti.*

— *Moi aussi je suis plaqué. »*

Comme l'humour, la tendresse a aussi sa place dans ce récit. Cette tendresse qui existe chez les personnages existe aussi chez l'auteur pour les dépendre. Parce qu'il ne s'agit pas de mauvaises gens, ce n'est pas une histoire néfaste : ce sont des individus isolés comme tels, sans médiation, suspendus à des espaces conflictuels ; et la clef de ce mal, de cette faute, est dans le refus, le renoncement de croire que le « bonheur de chacun » fasse « partie du bonheur de l'autre ».

## Exigences

Conti est un écrivain rigoureux qui raconte des histoires rigoureuses, denses. Son langage qui pourrait se surcharger, tomber dans une rhétorique, a un pouls qui bat parfaitement :

« *Ce n'est que maintenant qu'il voit la figure debout près du fleuve. Le fleuve n'est qu'une idée. Il voit un bord noir, la femme qui s'y tient debout et après, le brouillard. Elle est sûrement là depuis longtemps, observant comme lui le lent déploiement du jour parce que c'est bien le jour qui est là avec toute sa vieille tristesse. »*

Le texte contourne la description du paysage, de la défaite pour construire un personnage :

*« Au dernier moment, le soleil apparaît doucement. L'après-midi s'est creusé du côté du couchant et de longues fissures dorées se sont ouvertes en silence au milieu des arbres sur l'autre rive. Le côté du plafond tourné vers l'ouest semble recouvert d'une fine poussière orangée. Oreste, qui marche sur le chemin qui mène au fleuve, s'arrête et contemple pendant un instant ce dernier geste du jour. Il repense à l'oncle Ernesto. Il n'a jamais été un vieux. »*

Les autres acteurs qui s'incorporent avec beaucoup de fluidité, servent fort bien le récit :

*« Malgré tout, à travers cette image, il voit revivre cette Luisa de l'été 58, la mèche courte, le cou lunaire comme une branche d'albâtre, l'écumeuse langueur des joues, le reflet profond, mais un peu inexpressif de ses yeux et cette façon absente d'être dans le monde. »*

Tous les éléments sont impliqués dans le texte, et prennent vie dans l'harmonie, avec un tempo qui adapte la diversité à l'apparente imprécision des objectifs : l'histoire s'achève sur une rue déserte. Mais, grâce au traitement que l'auteur lui donne, on peut aisément reconnaître quelqu'un, se reconnaître soi-même ou apprécier les avantages d'un langage propre.

## Hauteurs

La rigueur ne paralyse pas Haroldo Conti : elle transpose facilement les limites de la description vériste et peut, avec aisance, remonter un vol avec une majesté qui rappelle Thomas Wolfe :

*« Il efface la buée de la vitre et appuie sa tête. Dehors, l'obscurité est complète. Malgré le bruit et la lumière à l'intérieur du wagon, il sent la profondeur de la nuit sans âge et sans histoire comme la mer. »*

*En vie* est le troisième roman de Conti, après *Sudeste* (1962)\* et *Alrededor de la jaula* (1966). Avec sa nouvelle *La causa* (1960) il a aussi écrit des contes qu'il a réunis en deux volumes : *Todos los veranos* et *Con otra gente*.

Il s'inscrit sans contexte dans l'ensemble de son œuvre. Le roman possède la même résistance désespérée, la même volonté créative. Pavese disait que le créateur est constant et, fort heureusement, on peut dire dans ce sens-là que Conti l'est aussi. Et même obsessionnel, selon une perspective psychologue.

C'est peut-être pour cette raison que l'on peut facilement rattacher l'œuvre de Conti à la grande littérature contemporaine, à ses questionnements, à toutes les écritures continentales. D'ailleurs, on peut raisonnablement voir une relation dans ses livres avec ceux de Juan Carlos Onetti ou le lien de son écriture avec l'Argentine ; la scène du bal de son dernier roman a tout le parfum de ce beau roman qu'est *Le songe des héros*, d'Adolfo Bioy Casares.

Et cette continuité, cette insertion de la littérature de Haroldo Conti dans son temps, dans sa culture, l'enrichit. Elle n'est pas née d'une tentative ni d'une recherche, elle est née tout naturellement, en toute légitimité.

Francisco Urondo\*\*\*

\* *Veinte años de poesía argentina y otros ensayos*, Edición de Osvaldo Aguirre – Masalva – Buenos Aires, 2009.

Traduit avec l'autorisation des héritiers de Francisco Urondo.

\*\* *Sudeste* a été publié en 2024 aux éditions L'atinoir

\*\*\* Le recueil de contes *Histoires argentines* et l'anthologie de poèmes bilingue *La pura verdad/La pure vérité* ont été publiés aux éditions L'atinoir.